GUSTAVE OLLENDORFF

4 MARS 1850 — 19 SEPTEMBRE 1891



GUSTAVE OLLENDORFF

4 MARS 1850 — 19 SEPTEMBRE 1891





SOUVENIRS PERSONNELS

Il y a plusieurs manières d'honorer les morts, et toutes sont bonnes. Tantôt on va parer de fleurs leur tombeau, tantôt on garde sur tout ce qui les rappelle, de près ou de loin, le plus profond silence, comme si leur nom ou leur souvenir évoquait des images trop douloureuses pour être supportées; tantôt, au contraire, on parle d'eux, on se plaît à les faire revivre tels qu'on les a connus au temps heureux de leur jeunesse; on veut oublier qu'ils ne sont plus, et on garde tout près de soi, de

manière à les revoir sans cesse, leur portrait, leurs lettres, leurs œuvres.

Pour moi, je comprends ainsi le culte des morts. C'est donc avec une mélancolique douceur que je vais essayer de faire revivre, pour quelques très intimes, notre cher et fidèle ami Gustave Ollendorff. Ainsi ce n'est pas une biographie, un article de dictionnaire, qu'on va lire ici. Ce sont des souvenirs personnels, qui ne peuvent intéresser que les très proches amis.

Au lycée Bonaparte, nous n'étions pas dans la même classe, et nous nous connaissions à peine, lorsqu'un hasard vint nous réunir. Vraiment il est absurde de nier cette puissance du hasard, puisque, si la fantaisie ne m'avait pas pris d'aller, pour la première et probablement la dernière fois de ma vie, à une course de vélocipèdes, — comme simple spectateur d'ailleurs, — je n'aurais jamais eu avec Paul et Gustave Ollendorff les relations

d'étroite intimité qui nous ont unis depuis.

C'était dans l'été de 1868. Je venais de quitter le lycée, et je passais les vacances à Épinay-sur-Seine. Un certain dimanche d'août, j'étais donc venu à Enghien pour la course de vélocipèdes. Je regardais distraitement, quand j'aperçus Paul et Gustave; nous nous dîmes bonjour, nous causâmes ensemble, et j'appris qu'ils demeuraient à Enghien. Alors nous organisâmes toute une série de parties de campagne. J'avais à ce moment-là une grande supériorité sur eux : j'avais un chien, un brave bouledogue blanc que j'appelais Dick. Or Dick était doué de qualités remarquables qui firent tout de suite l'admiration de mes nouveaux amis. Il chassait à merveille les cygnes et les canards, avec des ruses inouïes. Dick nous suivait partout; et il était de toutes nos fêtes, à Sannois, à Montmorency, à Saint-Prix, et dans tous les

environs. Nous avons fait là de bien belles parties équestres dans les bois de Montmorency. Quelques amis étaient venus se joindre à nous, mais Gustave était le plus gai et le plus alerte de nous tous.

Tout de suite, entre Gustave et moi, l'intimité devint très étroite. Il y a comme des affinités cachées entre les hommes qu'une étincelle suffit à faire éclater; de sorte que, lorsque nous revînmes à Paris pour commencer nos études — lui de droit, moi de médecine — nous n'étions plus des camarades, nous étions des amis.

Ces deux années scolaires, 1869 et 1870, ne furent pas, je dois le dire à notre honte, consacrées exclusivement au travail. Presque tous les soirs nous allions au théâtre ou en soirée. Comme ces réunions se faisaient dans un cercle assez restreint d'amis, comme nous étions d'assez résolus danseurs, on nous invitait souvent, et le soir, après le bal, Gustave et moi, nous sortions

ensemble. Il m'avait un peu donné le goût du *noctambulisme*, si bien que nous nous retrouvions parfois, au milieu de la nuit, devisant de philosophie, de politique, d'avenir — et de certains autres sujets encore, — sur le pavé désert de Paris. Nous n'étions pas toujours d'accord, et souvent ce pavé désert assistait à de furieuses discussions où jamais un mot blessant n'était échangé, mais où nous faisions assaut d'éloquence, entassant les arguments, les démonstrations; et le temps passait vite.

La guerre éclata. Pendant l'année terrible, nous nous vîmes peu. Nous étions tous les deux, à des postes différents, dans l'armée de Paris; et nous ne nous rencontrâmes pendant le siège que cinq à six fois.

A peine le siège de Paris fut-il terminé, que Gustave se lança avec son ardeur habituelle dans la polémique violente que

suscitèrent les élections parisiennes. C'était faire preuve d'un grand courage que d'oser soutenir, dans des réunions publiques, devant ces pauvres citoyens affolés, la cause de la modération contre la Commune naissante. Gustave eut ce courage, et il fut si habile, si éloquent, qu'il excita à plusieurs reprises l'enthousiasme du public qui l'écoutait. Il acquit bien vite assez de notoriété pour qu'il fût question de mettre son nom sur la liste des candidats à la députation. Candidat ! il aurait bien désiré accepter! Mais il n'avait pas 21 ans ! C'était un heureux défaut! Alors il dut, avec sa bonne grâce habituelle, décliner l'honneur qu'on lui offrait, et dont, par son extrême jeunesse, il n'était, aux termes de la loi, pas encore digne.

Les deux années qui suivirent, 1872 et 1873, furent heureuses pour Gustave. Il était plein de verve et de santé; sa bonne humeur robuste, communicative, n'était ja-

mais à court. Toujours actif, il aimait à s'amuser, à rire, à chanter, à parler. Sa gaieté était faite de bonté. Nul mot amer, nul sentiment d'envie. Des idées généreuses; des aperçus ingénieux sur les hommes et les choses; une grande et inépuisable confiance en ses amis et en lui-même; en un mot tout ce qui caractérise la force et la jeunesse.

Oui vraiment, ces années d'étudiant ont été heureuses; et je crois encore assister à une de ces bonnes journées que nous passions ensemble. Vers dix heures du matin, il venait me chercher à l'hôpital, — car il avait beaucoup de goût pour les choses de la médecine, — puis nous allions déjeuner ensemble dans un des petits bouillons du boulevard Saint-Michel. Nous rencontrions là quelques-uns de nos camarades, entre autres notre ami Paul Fournier, qui depuis a été si souvent mêlé à notre vie à tous deux. Nous sortions de là pour

aller faire une partie de whist dans le café de la Sorbonne; puis à trois heures nous retournions à nos études. Il était temps ! quelquefois même il n'était plus temps !

Le soir, nous nous retrouvions encore : nous avons ainsi vu ensemble quantité de pièces de théâtre; nous avons pris part à quantité de soirées; et c'était avec un plaisir sans cesse renaissant que nous nous réunissions ainsi. Gustave avait ce don merveilleux de se renouveler sans cesse. Son esprit agile et fin était toujours en éveil. Jamais on ne s'ennuyait avec lui. Certes, à cette époque, il avait des soucis, et des soucis parfois assez amers; mais, quand il était avec ses amis, il les oubliait vite; il se laissait aller tout entier à la joie de vivre. Nul plus que lui ne l'a connue, cette joie de vivre, ce bonheur de pouvoir s'abandonner, sans arrière-pensée, à la sympathie et à la confiance. Quand on l'entendait rire, de ce rire franc et ouvert, qui

retentit encore à mes oreilles, toutes les tristesses se dissipaient comme par enchantement.

Quelquefois nous mettions un peu sa patience à l'épreuve : il avait de petits travers pour lesquels nous étions peu indulgents. C'était surtout une franchise exagérée qui lui faisait dire tout net leur fait aux uns et aux autres. Alors je le chapitrais ; je lui représentais qu'il avait eu tort, qu'il faut subir les travers d'autrui; qu'on ne doit pas dire sa pensée aussi crûment; etc., etc. Il me répondait en accentuant encore le ridicule de ceux qu'il avait morigénés durement, et je finissais par trouver qu'au fond il avait raison.

Ce fut à peu près à cette époque qu'il fit la connaissance d'Émile Guiard. Pauvre Mimi ! ainsi que nous l'appelions familièrement. Il était, lui aussi, une âme charmante, un cœur excellent, un esprit supérieur, et son souvenir s'impose à moi quand

ma pensée se reporte à ces bonnes années de ma jeunesse.

Un jour, Gustave me dit : « Je vais te faire faire la connaissance d'un poète. Viens écouter sa pièce : c'est un chef-d'œuvre. » Je me méfiais, je me fis tirer l'oreille; et ce fut en rechignant que j'allai entendre l'acte en vers intitulé : *la Mouche.* C'était dans le bureau de la rue de Valois, où Émile et Gustave étaient employés du ministère des beaux-arts. Dès le début je fus subjugué, charmé. Cette pièce, *la Mouche*, était une petite merveille de grâce, d'esprit et de fantaisie; et l'auteur avait, si c'est possible, plus de grâce et de fantaisie encore que son œuvre.

Cette pièce d'Émile Guiard ne devait pas être jouée sur la scène. C'est dommage. Mais elle fut jouée chez Mme Ollendorff : les acteurs étaient Paul et Gustave Ollendorff, et Émile Guiard lui-même. Je ne crois pas être injuste en disant que les

acteurs ne furent pas excellents; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'ils se sont bien amusés, et que la pièce était exquise.

C'est en voyage surtout que la gaieté et la bonne humeur de Gustave prenaient leur essor. En 1874, nous fîmes ensemble un trop court voyage de Paris à Florence. Étant très artiste et grand connaisseur en tableaux et en œuvres d'art, il passa dans cette ville charmante quelques jours délicieux, dont il garda toujours le souvenir. Comme il oubliait vite alors ses ennuis de Paris, et les soucis de carrière qui commençaient à l'assombrir! Là, à Florence, point de soucis. De grandes promenades le long de l'Arno; des visites aux musées; des excursions dans les environs. Nous avions fait connaissance avec une troupe d'acteurs français, qui faisaient une tournée en Italie, et, le soir, nous soupions avec ces braves

gens, tout émerveillés du parisianisme joyeux et bon enfant de Gustave.

Il avait, l'année précédente, fait avec Paul et Gaston Fournier un voyage en Suisse, en Italie et en Autriche. Je les accompagnai jusqu'à Milan. On pense bien que nous n'étions pas mélancoliques! Oui, nous nous sommes, là aussi, bien amusés! Je me souviens, entre autres détails, que nous descendîmes le Righi par des chemins non frayés. Gustave se plaignait fort de la fatigue; et il attribuait cette fatigue à un malheureux petit album de botanique, à fleurs alpestres, qu'il avait voulu rapporter comme souvenir de l'excursion. On devine que nous lui laissâmes tout le temps porter son album; et que, pendant toute la descente, le malheureux album fut le point de mire de toutes nos plaisanteries.

Tout ce que je raconte ici ne peut avoir d'intérêt que pour les amis les plus intimes de Gustave, et pour ceux qui ont été

mêlés à sa vie; c'est, comme je l'ai dit, un recueil d'anecdotes et non une biographie. On me permettra donc de raconter un accident auquel Émile Guiard et Paul Fournier ont été mêlés, accident qui m'a inspiré une telle frayeur que le souvenir en est encore aujourd'hui aussi vivace qu'au premier jour.

Nous étions pour quelques jours, Émile, Gustave et moi, dans l'hospitalière villa de Mme Fournier à Villers-sur-Mer. Un jour, avec Paul Fournier, nous allâmes tous quatre sur la plage, jusqu'aux Roches-Noires, qui sont à 2 kilomètres environ de Villers. La marée montait; il fallait passer par le haut des rochers. Émile et Paul les escaladent pour aller *à la découverte;* je reste avec Gustave sur le rivage. Mais bientôt nous voulons aussi escalader les rochers; je monte et Gustave me suit; tout d'un coup, comme il tâchait de grimper en s'accrochant avec la main, une des pierres

qu'il tenait se détache, et il tombe sur le sol, où sa tête heurte violemment. Le sang coulait; il avait perdu connaissance; je le croyais mort. J'appelle, et aussitôt Émile et Paul Fournier arrivent. Nous convenons de *veiller* Gustave, tandis que Paul doit aller à Villers chercher un brancard. Mais la mer était haute : Émile et moi nous attendîmes longtemps. Je me souviens que notre cher Guiard me demanda alors d'un ton attendri, pendant que nous étions à côté de Gustave, qui reprenait peu à peu connaissance : « Puis-je fumer ma pipe ? » Heureusement il pouvait fumer sa pipe sans remords; car la plaie était légère, et, au bout de quelques jours, il n'y paraissait plus.

Je m'aperçois qu'il est beaucoup plus question ici de voyages, de parties de plaisir, de réunions amicales, que d'affaires sérieuses. Pourtant, au milieu de ces di-

vertissements, Gustave travaillait. Au ministère des beaux-arts, il n'avait pas tardé à se faire une situation exceptionnelle; il avançait rapidement dans la hiérarchie administrative; mais cet emploi, quoique exigeant beaucoup d'application et de tact, ne suffisait pas à son activité. C'est alors qu'il songea à fonder l'*Union française de la jeunesse*.

Je ne sais quel sera dans l'avenir le sort de cette institution; il est certain qu'elle est aujourd'hui très prospère; mais il est aussi bien certain qu'elle est l'œuvre de Gustave Ollendorff. C'est lui qui l'a faite tout entière, et c'est lui seul. Il en a été l'initiateur, le créateur, l'inspirateur: tout enfin. Si ces jeunes gens étaient justes, — et je ne doute pas qu'ils le soient, — ils donneraient à Gustave Ollendorff une place à part; non pas celle qui est réservée au premier président de leur œuvre, — il l'a été, c'est peu de chose, — mais celle

de *fondateur*. A vrai dire, il ne devrait y avoir, parmi les fondateurs de l'Union française de la jeunesse, d'autre nom que le sien.

Réunir des jeunes gens instruits, appartenant à l'élite de la société, pour en faire des professeurs, chargés de donner des leçons élémentaires aux jeunes gens et aux adultes des classes moins privilégiées, c'est une idée heureuse et féconde, destinée à diminuer la haine absurde que les classes sociales ont les unes contre les autres, à développer le goût de l'enseignement chez les jeunes professeurs et le goût de l'instruction chez ceux qui les écoutent. On ne saurait vraiment trop admirer cette belle pensée que Gustave a fait réussir, à force de patience, d'énergie ou d'éloquence.

Car il était vraiment éloquent, et, lorsqu'il parlait, on était tout de suite entraîné. Les idées jaillissaient abondantes, sans effort, en une langue claire, souple, nerveuse. Tantôt familier, tantôt ironique,

tantôt majestueux, il avait toutes les qualités de l'orateur; et, même entre camarades, il séduisait par ce merveilleux don de la parole dont il possédait, par un heureux privilège de la nature, tous les secrets.

Il le fit servir au succès de l'Union française de la jeunesse. Il put ainsi réunir un petit nombre d'amis dévoués qui se mirent à prêcher la bonne parole — c'est-à-dire à enseigner — dans les quartiers excentriques de Paris. D'abord l'auditoire était peu nombreux; puis, peu à peu, on venait; et finalement la salle était à peu près pleine. Que sont devenus ces germes ainsi jetés à profusion? Que deviennent chaque jour toutes ces leçons qui répandent la vérité de tous côtés? Personne ne peut le dire. Mais ce qu'on doit affirmer, c'est que ces leçons fructifient, et que le développement intellectuel d'un peuple est en proportion directe des notions scientifiques, historiques ou littéraires qu'on lui inculque.

Une des grandes difficultés de l'Union française, à son début, ce fut le manque d'argent. On sait que c'est le vice originel de toutes les institutions utiles. Pour trouver de l'argent, Gustave imagina une Matinée dramatique; et, par un trait de génie vraiment admirable, il tâcha que cette Matinée, qui devait apporter de l'argent à la caisse de l'Union française, fût utile à son ami Émile Guiard. Ce fut là, pour nous tous, une journée vraiment mémorable. Gustave fit d'abord une conférence très applaudie, éloquent appel en faveur de l'Union française, puis on joua avec un succès prodigieux la pièce de *Volte-Face*. Les portes du Théâtre-Français s'ouvrirent toutes grandes à Émile Guiard. Pauvre cher ami! il me disait souvent plus tard que les applaudissements qui accueillirent son œuvre à la Porte Saint-Martin dans cette inoubliable représentation vibraient encore à ses oreilles. Ce jour-là, il connut la gloire, la

vraie gloire, et il n'oublia jamais qu'il devait à Gustave l'occasion de cette gloire.

A partir de cette époque, les occupations de Gustave devinrent plus absorbantes ; de mon côté, je n'avais plus guère de loisirs, de sorte que nous nous vîmes moins souvent que dans les premières années de nos études. Mais notre amitié n'en fut pas ébranlée, et, chaque fois que je le voyais, je le trouvais toujours le même, aussi gai, aussi confiant, aussi affectueux que par le passé.

La maturité de son esprit était devenue complète. Il avait acquis, en matière d'art, une compétence remarquable, et, comme il était spirituel écrivain, autant qu'éloquent orateur, il put faire des *salons* qui furent très remarqués. Il avait lu beaucoup, et connaissait fort bien la littérature contemporaine. Sa conversation était variée et attachante ; mais ce qui séduisait, c'était le côté fantaisiste et enfant de son carac-

tère. Quoique la vie n'eût pas toujours été douce pour lui, et qu'à plusieurs reprises il eût été secoué par la tempête, il avait conservé une sérénité naïve et une insouciance pleine de charmes. Il ne se plaignait jamais, et, comme jadis, riait de bon cœur dès qu'il se trouvait avec ceux qu'il aimait. Son obligeance était sans limites. S'il s'agissait de rendre service à quelqu'un, il s'employait tout entier, sans marchander sa peine, et avec une telle bonne grâce qu'on semblait lui faire plaisir en lui demandant un service. Homme du monde, journaliste, administrateur, conférencier, il était aussi homme de famille, gardant aux siens une tendresse passionnée, et apportant partout où il allait le charme de sa bonne humeur et de sa communicative gaieté.

Les années passaient; les lourdes années qui changent les hommes, rendent moroses les plus gais, défiants les plus naïfs,

mécontents les plus satisfaits. Mais elles glissaient sur lui sans altérer son caractère. Il était resté jeune, et l'*Union française de la Jeunesse*, qui, en vertu de ses statuts, dut le remplacer comme président, aurait pu le garder, car l'âge ne lui avait pas enlevé la jeunesse. Il était jeune malgré tout, malgré son talent, sa capacité et son énergie d'administrateur.

Souvent, nous causions ensemble de ses projets d'avenir. Dès son plus jeune âge, la politique l'avait attiré : il avait fait, après le siège, des discours dans des réunions politiques; il avait, dans diverses conférences, montré un talent et une originalité de premier ordre; il aurait pu se présenter à la députation; il le désirait, mais l'occasion fit défaut, ou plutôt il ne voulut pas faire naître cette occasion. Souvent la politique est faite de faiblesses et de concessions; il faut dissimuler son opinion véritable, la modifier suivant l'époque

et les hommes. Gustave ne se sentait pas d'humeur à faire ces compromissions. Il ne voulut pas cacher son drapeau. Il était *modéré ;* et jamais il ne consentit à prendre une autre étiquette, même sur un programme électoral. Quel dommage ! disions-nous les uns et les autres, nous qui connaissions ses rares qualités d'orateur. Quel dommage ! se disait-il peut-être, en songeant qu'il aurait eu là un si bel avenir.

Mais, à défaut d'une position politique, il avait conquis une belle situation dans l'administration des beaux-arts. Il y était chef du bureau des Musées, des Expositions et des souscriptions aux ouvrages d'art. Quand M. Lockroy devint ministre du commerce, il appela Gustave, qui avait été longtemps son secrétaire particulier, à la direction de son cabinet.

Ce fut là l'apogée de sa carrière. On sait que l'Exposition universelle de 1889 fut préparée par M. Lockroy ; et nous ne bles-

serons personne en disant que Gustave prit une part très importante dans l'organisation de cette belle Exposition. Sa merveilleuse activité s'y employa tout entière. Pendant plusieurs mois il y travailla jour et nuit; la complication des rouages de cet immense mécanisme était prodigieuse, mais Gustave suffisait à tout. Cet orateur, cet artiste, cet homme du monde, ce joyeux convive, était, par surcroît, un administrateur de premier ordre.

En 1886, il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur, et, quand M. Lockroy quitta le ministère, laissant à d'autres l'honneur d'inaugurer cette Exposition qui était son œuvre, Gustave passa à la direction du personnel et de l'enseignement technique à ce même ministère du commerce, de l'industrie et des colonies.

Hélas! il commençait déjà à ressentir les premières atteintes du mal cruel qui devait, après de longues et indicibles souffrances,

l'enlever à l'amitié et à l'affection des siens. Peu à peu, lentement mais sûrement, le mal s'emparait de lui, déjouant par ses formes anormales la perspicacité des médecins.

D'abord je ne m'inquiétai pas, en voyant qu'il conservait les apparences de la santé; mais, au bout de quelques mois, au milieu de l'année 1890, il n'y avait plus à se leurrer; il était devenu si pâle et si maigre, se traînant à peine, que toute illusion sur le sort qui lui était réservé devenait impossible.

Bientôt, le mal continuant sa marche implacable, il fut forcé de s'aliter. Oh! comme il résistait héroïquement, devinant qu'il était perdu, mais cependant cherchant encore quelque espérance, et ne voulant pas attrister ceux qui l'entouraient.

J'allais le voir souvent, et je passais ainsi une heure ou deux à son chevet, torturé par un secret remords, le remords de ne pas avoir, comme je l'aurais pu sans doute,

consacré plus de temps à son amitié lorsqu'il était plein de force et de vie. Mais n'est-ce pas le sort commun ? Nous sommes environnés de biens que nous ne savons pas apprécier, et nous n'en connaissons toute la douceur que lorsqu'un destin cruel vient nous les arracher.

Dans les longues conversations que nous avions ensemble, je retrouvais le cher Gustave d'autrefois. Même tendresse et même délicatesse de cœur, même finesse de sentiments. Parfois, soudain, il s'interrompait; une douleur plus aiguë le traversait de part en part; et la souffrance était alors si forte que nous en étions venus à regarder sa mort prochaine comme une véritable délivrance.

Le 10 septembre 1891, je revenais d'un assez long voyage; ma première visite fut pour lui : « Ah ! me dit-il, du plus loin qu'il m'aperçut. Je te revois... Je te revois. » Ce furent presque les seules paroles

qu'il put prononcer ce jour-là, tant il était faible.

Je le quittai; j'étais navré : pourtant je ne pensais pas que la mort était si proche. Un dimanche matin, le dimanche 20 septembre 1891, j'étais à Villers-sur-Mer. J'avais, la veille même, voulu revoir cette roche où, seize ans auparavant, je l'avais vu tomber, et échapper par miracle à la mort. Soudain l'idée me vint de lui adresser un petit mot d'amitié : « Courage, cher ami, lui disais-je... courage. Ce n'est qu'une crise passagère... ta vilaine maladie va bientôt s'arrêter; tu reprendras le dessus, et nous retrouverons les jours heureux d'autrefois. » Pendant que je fermais la lettre, on m'apporta un télégramme : c'était le télégramme de Paul Ollendorff m'annonçant que ce cher ami n'existait plus.

CHARLES RICHET.

DISCOURS

PRONONCÉS AUX OBSÈQUES

DE

GUSTAVE OLLENDORFF

Le 22 Septembre 1891

DISCOURS

DE

M. ZADOC KAHN

Grand rabbin de France

Messieurs,

La mort prématurée de Gustave Ollendorff est un deuil cruel pour sa famille et ses amis. Elle est pour tous ceux qui l'ont connu ou qui ont simplement entendu parler de lui un sujet de grande tristesse et de profonde pitié. C'est la tristesse et la pitié qu'inspirent naturellement les destinées incomplètes, les carrières

brillamment commencées et tout d'un coup brisées, les beaux talents qui n'ont pu donner tous leurs fruits.

Ce n'est pas toutefois pour exprimer tous ces regrets que je prends la parole. Ils trouveront des interprètes autorisés qui, ayant vécu dans l'intimité de Gustave Ollendorff, l'ayant vu à l'œuvre, sont en mesure de rendre un hommage mérité à son intelligence, à son cœur, à son caractère, et de dire tout ce que perd notre pays en le perdant.

Mais Gustave Ollendorff appartenait au culte israélite, son enfance s'est épanouie à l'ombre des traditions israélites, et il ne l'a jamais oublié dans les entraînements de la vie et les soucis absorbants des devoirs publics. A ce titre déjà, le ministre de la religion lui doit une parole de sympathie et une prière émue. Mais il y a plus. En reportant mes souvenirs bien loin en arrière, je revois Gustave Ollendorff et

son frère Paul encore tout jeunes enfants, qu'unissait une touchante amitié destinée à se resserrer avec les années, s'initiant sous ma direction à la connaissance de l'histoire du judaïsme, de ses croyances et de sa morale. Je revois du même coup cet intérieur charmant, ce foyer hospitalier, patriarcal, où régnaient toutes les vertus de famille, embelli par l'affection, la paix, la confiance, la dignité de la vie, les plaisirs de l'esprit, les relations de l'amitié, où les parents exerçaient avec douceur leur sainte autorité, où le père, aimé et estimé comme un véritable homme de bien, travaillait sans relâche au rapprochement des hommes et des peuples en facilitant aux intelligences des plus modestes l'étude des langues étrangères, où une mère admirable remplissait le rôle de Providence de la maison. Là, les dons naturels des enfants trouvaient un terrain propice, les qualités du cœur comme les facultés de l'esprit se

développaient sans contrainte. C'est un de mes plus chers, de mes plus doux souvenirs, qui se place au début de ma carrière comme un rayon de soleil. Cela expliquerait, s'il en était besoin, ma présence devant ce cercueil, mon intervention dans cette triste cérémonie et la part que je prends à un deuil qui est pour moi comme un deuil de famille.

Messieurs, la vie, la vie à Paris surtout, avec ses hasards, ses devoirs multiples, ses incessantes préoccupations, ne permet pas de cultiver les amitiés auxquelles on tient le plus. Il m'a été donné cependant assez souvent de revoir Gustave Ollendorff. C'était toujours une grande joie pour moi, une joie de me trouver en présence de cette figure si ouverte, si attrayante, empreinte de tant d'intelligence et de bonté; une joie de constater que l'enfant avait tenu toutes ses promesses et était devenu un jeune homme instruit, distingué, prenant la vie

au sérieux, riche d'espérances et plein d'ambitions justifiées; une joie enfin de suivre pas à pas le développement de sa carrière, d'apprendre par les mille voix de la publicité l'éclat de son talent, son intelligente activité, son esprit d'initiative, la part qu'il prenait au relèvement de notre pays par la diffusion de l'instruction, le concours dévoué qu'il prêtait, dans les hautes administrations, à des chefs d'un rare mérite, le succès de sa parole qui coulait de source et qu'il mettait toujours au service des idées raisonnables et des intérêts de la patrie. J'en étais fier pour lui, pour sa mère si digne d'être heureuse par ses enfants, pour tous ceux qui lui étaient chers.

Gustave Ollendorff, Messieurs, a donné vingt années de son existence à son pays. C'est beaucoup, parce que ces vingt années ont été excellement remplies, et le travail qu'il a fourni est considérable. Mais il est

triste de penser au vide immense que sa disparition laisse derrière lui.

On dit bien qu'il a cessé de souffrir, car il a souffert de longs mois, il a connu les angoisses du dépérissement physique avec une intelligence restée intacte, il a senti ses forces s'en aller peu à peu et le sol manquer sous ses pas. Dans ces conditions on appelle la mort une délivrance. Oui, mais pourquoi a-t-il tant souffert? pourquoi ce mal implacable qui a résisté à tous les efforts de la science unie à l'amitié, aux soins d'infatigables dévouements, et qui l'a conduit, par un chemin douloureux, vers la tombe? Hélas! nous recevons la vie, nous ne la réglons pas, nous ne la dirigeons pas. Il y a un maître tout-puissant qui tient nos destinées entre ses mains et qui ne nous révèle pas ses secrets. Cependant cette pensée de Dieu jette quelque clarté dans les ombres qui nous enveloppent et font luire un rayon de consola-

tion à travers nos larmes; car autre chose est de nous savoir entre les mains d'un Dieu sage et bon qui, nous en avons la certitude, fait bien ce qu'il fait, autre chose de nous croire le jouet d'une aveugle fatalité ou d'une force brutale et inconsciente qu'on ne peut même interroger!

Notre frère a obéi fidèlement à la loi de la vie; il avait reçu de brillantes facultés et il en a fait un excellent usage; il a aimé son pays de toute l'ardeur des jeunes générations qui, après avoir assisté le désespoir dans l'âme à ses tristesses et à ses désastres, se sont appliquées avec succès à panser ses blessures et à lui rendre son rang et ses prestiges. Il a eu le bonheur de pouvoir suivre ses inspirations patriotiques; une voie d'activité généreuse s'était ouverte devant lui, il s'y est élancé avec enthousiasme. Sa vie si courte n'aura donc pas été inutile : il a gagné le repos venu un peu tôt, mais après lequel, dans ces

derniers temps, il a soupiré plus d'une fois. Le nom si honoré qu'il tenait de son père, il le laisse ennobli encore à ses enfants, à tous ceux qui le pleurent. C'est un patrimoine que rien n'égale, c'est un héritage moral qui sera dignement recueilli. Il lègue à sa famille, avec de grands regrets, de grands devoirs, et à son pays le souvenir des services qu'il a rendus et qu'il aurait voulu rendre encore. Aussi son nom sera-t-il une protection pour les êtres aimés qu'il abandonne aux difficultés de la vie, comme son exemple mérite d'être suivi par ceux qui, dans une mesure petite ou grande, sont appelés à concourir par leur travail à la grandeur, à la prospérité, aux progrès de leur pays.

Adieu, cher Ollendorff ! Je vous ai pris en affection quand vous étiez enfant ; je vous ai estimé et aimé depuis que vous êtes arrivé à l'âge d'homme, et je vous pleure à cette heure comme on pleure un ami bien

cher. Le bonheur s'est dérobé à vous ici-bas, mais nous avons confiance dans les promesses de notre Dieu, et nous rêvons pour vous le bonheur là-haut, dans la patrie céleste où les âmes se réunissent et reçoivent le prix de leur activité, de leur droiture et de leur dévouement. Que votre âme repose en paix ! Amen !

DISCOURS

DE

M. ÉDOUARD LOCKROY

C'est presque un devoir pour moi, qui l'ai suivi dans toute sa carrière, de dire un dernier adieu à Gustave Ollendorff. Vous savez, Messieurs, tout ce qu'il emporte avec lui : Quel cœur noble, quelle conscience droite, quel caractère loyal, quel dévouement infatigable, quelle intelligence prudente et sûre d'elle-même. La mort, qui l'a menacé si longtemps avant de le frapper, a montré combien, sous une

apparence enjouée, il cachait d'énergie et de froid courage.

Sa vie, trop courte, a cependant été bien remplie. Nul n'a mis plus d'ardeur et d'activité à la défense de ses idées et de son cœur. Orateur éloquent, administrateur habile et ferme, écrivain, critique d'art, il a montré en toutes choses les ressources et la fertilité de son esprit. C'était surtout la politique qui l'attirait et le passionnait.

Il semblait destiné aux luttes de la tribune. Nous l'attendions à la Chambre, au milieu de nous, et sa place semblait marquée dans les rangs de ce parti républicain qu'il avait toujours servi avec tant de zèle, de talent, d'abnégation et de fidélité.

Ceux-là seuls qui l'ont vu à l'œuvre savent quelles étaient son aptitude au travail et son admirable activité. C'est à lui que nous devons cette belle association de l'Union française de la jeunesse, qui

lui survivra longtemps encore. On sait quelle forte impulsion il a donnée au service de l'enseignement professionnel et technique, à la tête duquel j'ai eu le bonheur de le placer, et qui, grâce à ses efforts, contribuera à maintenir dans le monde la supériorité et la fortune industrielle de la France.

Il m'appartient d'ajouter qu'il fut un des promoteurs les plus utiles de l'Exposition de 1889, en même temps qu'un des moins récompensés. Il est bon qu'à cette heure dernière, où nous lui disons adieu, toute justice lui soit rendue.

La République perd en lui un de ses partisans les plus convaincus, le Gouvernement un de ses plus éminents collaborateurs. Nous, Messieurs, nous perdons un ami bien cher.

Adieu, Ollendorff. Vous mourez jeune, mais si avant de mourir vous avez jeté un regard en arrière, vous n'avez dû rien re-

gretter de la vie : vous avez toujours rempli votre devoir ; vous emportez les regrets d'une famille désespérée ; l'estime de tous ceux qui vous ont connu.

DISCOURS

DE

M. GEORGES LAFENESTRE

Comment serait-il possible aux fonctionnaires et employés de la direction des beaux-arts de laisser disparaître, sans lui adresser leur suprême adieu, l'un des hommes qui, dans ces vingt dernières années, ont le plus animé de leur activité chaleureuse cette vieille et chère maison à laquelle on reste toujours attaché, même lorsqu'on s'en éloigne ? C'est au ministère du commerce, il est vrai, que Gustave

Ollendorff a terminé, comme directeur, sa si brillante carrière; mais c'est au ministère de l'instruction publique, dans le service des beaux-arts, qu'il a débuté dès sa première jeunesse; c'est là qu'il s'est préparé, dans un milieu amical, à ces hautes destinées où son ambition était en droit de prétendre; c'est là enfin, nous pouvons presque le dire, nous, ses camarades et ses confidents, qu'après quinze années de séjour, son âme restait encore fixée.

Personne d'entre nous, collègues ou camarades, n'a oublié l'extraordinaire entrain avec lequel, revenant du cabinet du ministre, Gustave Ollendorff se mit à la tête du bureau des musées et expositions. L'ardeur généreuse de ses convictions, la hardiesse intelligente de son initiative, la variété singulière de ses connaissances, l'abondante cordialité de son éloquence, l'étendue de ses relations politiques et

littéraires, en firent vite l'un des agents les plus estimés et les plus utiles d'une administration dans laquelle le tact et l'agrément personnels ne sont pas des qualités indifférentes dans l'exercice de fonctions souvent délicates. Dès lors, son activité surprenante et incessante effrayait tous ses amis. Ne pouvant ou ne voulant rien sacrifier de ses multiples aspirations, ne se dérobant à aucune tâche ou plutôt les recherchant toutes, à la fois administrateur, conférencier, professeur, juriste, journaliste, homme du monde, jamais on ne vit quelqu'un s'efforcer de suffire et suffire, en effet, pour un temps, à tant de choses, à toutes les curiosités de son intelligence, comme à tous les devoirs de sa profession, en même temps qu'à toutes ses obligations de famille, de société, d'amitié, obligations que son noble cœur, expansif et serviable, étendait et multipliait à l'infini, sans compter ni ses pas,

ni son temps, ni ses forces, hélas! C'est de cette activité généreuse qu'il est mort. Comme ces soldats trop ardents qui, dès la première rencontre, épuisent leurs munitions, il a consommé, en quelques jours, la quantité de vie qui eût suffi peut-être pour conduire tout autre, plus vulgairement prudent, jusqu'à l'extrême vieillesse.

Sous quel long acharnement d'indescriptibles souffrances a donc succombé cette admirable vitalité? La malheureuse famille qui, depuis plus d'un an, a lutté, tout entière, pour le disputer à son destin, en connaît seule l'effroyable étendue. Certes, il n'est point de parole humaine qui puisse sécher les justes larmes de cette veuve désespérée, de ces trois pauvres orphelins, de cette incomparable mère et de tous ces proches si dévoués et si cruellement frappés. Nous voudrions seulement que notre sympathie profonde les puisse aider à supporter le poids de leur douleur,

en les assurant qu'elle est bien partagée, et que chez nous tous, dans l'administration des beaux-arts, survivra la mémoire de Gustave Ollendorff, comme celle d'un homme supérieur, d'un excellent camarade, d'un ami remarquablement fidèle.

DISCOURS

DE

M. PASQUIER

Messieurs,

Au nom du Ministère du Commerce et de son Personnel tout entier, je viens dire à Gustave Ollendorff le dernier adieu. Cette tombe entr'ouverte ne nous prend pas seulement un collègue, un chef estimé, doué de la plus belle intelligence et des plus brillantes qualités : il n'en est pas un parmi nous qui, en Gustave Ollendorff, ne perde en même temps un ami.

L'Administration perd aussi en lui un de ses serviteurs les plus distingués et les plus dévoués. Dans les importantes fonctions auxquelles la confiance du gouvernement l'avait appelé, sa tâche était vaste et laborieuse; il avait pris à cœur le développement de l'enseignement technique, qu'il considérait comme intimement lié au progrès du commerce et de l'industrie.

Malgré des difficultés de toute nature, nous l'avons vu — déployant toutes les ressources de son esprit à la fois si subtil et si ferme — triompher de tous les obstacles; et si la mort l'a frappé avant l'accomplissement de l'œuvre qu'il avait rêvée, s'il n'a pu la terminer, il a du moins tracé la voie, il a marqué le but, et son initiative ne restera pas stérile.

Mais c'est l'ami, surtout, qui reste présent à nos souvenirs; et quand je veux rappeler les services rendus par lui à l'Ad-

ministration et à l'État, quand je veux évoquer cet esprit toujours en éveil, cette intelligence prête à tout embrasser, cette éloquence entraînante; quand je veux le peindre prodigue des belles facultés dont la nature l'avait comblé, dépensant, sans compter, son cerveau, sa vie, hélas! je ne puis me défendre de penser à sa délicatesse, à la générosité de son cœur, aux nobles qualités qui l'animaient et qui le rendaient cher à tous ceux qui l'approchaient. C'est de lui que l'on peut dire que le connaître c'était l'aimer.

C'est à nous qui l'avons bien connu, à nous qui l'avons vu à l'œuvre qu'il appartient de dire la vive amitié, l'estime profonde qu'il méritait, les regrets infinis qu'il laisse après lui et le souvenir ineffaçable que lui garderont, au fond du cœur, ses collègues et ses collaborateurs.

Adieu, cher Ollendorff. Au seuil de cette tombe où tu reposes, après ce long mar-

tyre dont nous avons souffert avec toi, c'est le cœur plein de douleur que nous te disons adieu !

DISCOURS

DE

M. MESUREUR

Les Écoles nationales d'arts et métiers et la Société des anciens élèves, que j'ai la triste mission de représenter aujourd'hui, perdent un partisan convaincu et dévoué, et moi un de mes meilleurs amis.

Pour contenir mon émotion, il me faut la volonté du devoir que j'accomplis en parlant sur cette tombe.

Oui, nous faisons une immense perte!...

Jamais nos Écoles n'avaient été confiées à

des mains plus décidées à les faire grandes et prospères.

Cet esprit libéral, ce cœur élevé et généreux comprenait tout le parti à tirer de cette jeunesse sortie des rangs de la meilleure démocratie de notre pays, et il communiquait à ses dévoués collaborateurs ses idées si grandes sur toutes choses.

La société des anciens élèves lui avait inspiré sympathie et attachement. — Personne n'oubliera ce qu'il a fait pour nous, ni la joie qu'il nous a témoignée quand nous l'avons nommé membre honoraire de notre grande société amicale.

En faisant appel à nous pour l'enseignement technique qu'il avait à cœur de développer en France, et pour lequel il a tant fait pendant son trop court passage à la tête de ce grand service, nos relations sont devenues profondément amicales et sincères.

Ce charmeur incomparable, auquel per-

sonne ne pouvait résister, était bien digne des grandes affections qu'il inspirait et de la douleur poignante que nous ressentons, depuis si longtemps, hélas ! que cette terrible maladie nous faisait craindre ce fatal dénouement.

Que dire encore que vous ne sachiez tous sur les qualités rares et exquises de ce jeune et vaillant cœur?

Si j'avais son éloquence, je serais heureux de dire, comme il savait le faire, tout le bien que nous pensons de lui, et notre immense douleur!

Grande nature que celle-là! notre ami avait des qualités de premier ordre, sa tête était excellente et son cœur meilleur encore.

Rendre service lui semblait la meilleure, la plus fructueuse des occupations.

Et puis, dans la manière de rendre service, quel empressement! quelle bonne grâce! quelle exquise et charmante délicatesse!

Comment ne l'eût-on pas aimé entre tous? On le savait aussi sûr que fidèle et dévoué.

Jamais l'égoïsme, cette passion des natures étroites et mesquines, n'a pu l'atteindre. Il était au-dessus de toutes les suggestions de l'intérêt personnel et il se sentait toujours heureux du bonheur des autres.

Cher ami! pourquoi avez-vous tant souffert? pourquoi nous êtes-vous ainsi enlevé?— alors que tant d'affection vous entourait et que vous étiez si résigné et bon, même au milieu de vos terribles souffrances?

Secret insondable! dont la seule consolation échappe à ceux qui n'espèrent pas se revoir.

Quelle perte! quel vide dans cette famille si unie où ce pauvre ami occupait la plus grande place!

Cher ami, on ne se lasserait point de

parler de vous. — Je voudrais pouvoir vous dire tout ce que mon âme éprouve en ce moment de poignante angoisse et de suprême séparation. Vous nous quittez, mais votre souvenir et votre image ne nous quitteront pas. Nous ne vous oublierons jamais et nous essaierons, en pensant à vous, de continuer votre œuvre.

Personnellement, mon cher et regretté ami, je ne puis que vous jeter, à travers les obscurités de l'infini, l'adieu d'un cœur déchiré par la douleur.

ALLOCUTION

PRONONCÉE PAR

M. MARCEL CHARLOT

Président honoraire
de l'Union française de la Jeunesse

De toutes les œuvres auxquelles Gustave Ollendorff s'était voué, aucune ne lui doit plus que l'Union française de la jeunesse. Nulle part il ne laisse de plus profonds regrets.

Il fut un des premiers qui songèrent à la fonder; il fut celui qui la fonda réellement. Au lendemain de la guerre, avant la

naissance de toutes ces associations de jeunes gens et d'étudiants, si nombreuses aujourd'hui, il eut, le premier, l'honneur et la gloire de grouper, pour des efforts virils, les forces vives de la jeunesse française. Pour relever et venger noblement la France vaincue, il fit appel à la France du lendemain. Dans un bel élan de patriotisme et d'abnégation, il convia tous les jeunes gens à qui le sort avait donné l'intelligence, les loisirs, la forte instruction, à se considérer non comme propriétaires, mais comme débiteurs de ces biens précieux, et à les partager fraternellement avec les déshérités du savoir et du bonheur. Les sceptiques disaient : « Cela ne durera pas ; c'est l'illusion de la vingtième année. » Mais cela dura, car Ollendorff eut toujours vingt ans.

Son appel fut vite entendu ; l'Union française de la jeunesse, œuvre de paix sociale et de solidarité, fut créée. Grâce à lui, elle se constitua solidement, déli-

mita son champ d'action, se garda sagement des imprudences compromettantes. Mais une société ne vit pas seulement de règlements et de sages précautions ; elle vit surtout de la chaleur de cœur et de la parole enflammée des hommes qui la dirigent. A tous ces titres, il était bien notre chef. Ceux qui sont ici et ceux que l'éloignement empêche de pleurer avec nous devant cette tombe, ceux qui sont jeunes encore et ceux que la vie commence à marquer de ses rides, se souviennent avec émotion de l'éclat, du charme, de la grâce incomparable de sa parole entraînante. Il était la joie de nos fêtes ; il était aussi notre recours dans les cas difficiles, tant l'orateur enthousiaste faisait aisément place chez lui, quand il le fallait, à l'administrateur habile, au conseiller prudent et réfléchi. Il y a dix-huit mois à peine, atteint par la maladie, mais la domptant avec une énergie rare, il venait encore parmi nous, il assistait à nos déli-

bérations, et lorsque nous le voyions paraître avec cette double séduction qui ne le quitta jamais,

Jeunesse de visage et jeunesse de cœur,

nous nous sentions plus jeunes, nous aussi, et un souffle vivifiant courait dans nos âmes.

Que reste-t-il de lui aujourd'hui ? Il reste — outre cette dépouille où nous viendrons plus d'une fois apporter le témoignage de notre reconnaissance et de notre affection — la meilleure partie de lui-même, c'est-à-dire une œuvre forte et belle et l'honneur d'avoir contribué au relèvement de son pays. Cette pensée seule peut adoucir l'âpreté de nos regrets et l'amertume de l'adieu suprême que nous adressons à notre pauvre ami.

DISCOURS

DE

M. CHARLES RICHET

Au nom des amis de Gustave Ollendorff, je viens ici lui dire un dernier adieu. Avons-nous le droit de parler de notre douleur, quand nous voyons autour de cette tombe toute cette famille en deuil et désespérée? Eh bien! oui, nous avons ce droit, nous ses amis, nous qu'il a, les uns et les autres, comblés des trésors de son affection; car nous aussi, nous laissons dans ce cercueil un lambeau de notre

cœur : c'est un fragment de notre vie et de notre jeunesse qui s'en va.

Pauvre ami! comme il a souffert! et avec quelle vaillance, quelle résignation stoïque! Mais je veux écarter ces lugubres souvenirs. Songeons, non pas au pauvre cher malade étendu sur son lit de douleurs, mais à l'ami chéri que nous connûmes, au temps de la santé, de la vigueur et de la prospérité; si plein de vie et de force. Quelle gaieté robuste, et franche, et loyale! Quel charme dans la conversation et les manières! Quelle confiance dans l'avenir, confiance superbe et inébranlable qui lui a fait faire tant de belles choses! — Ah! que de beaux rêves nous fîmes ensemble! ou plutôt quels beaux rêves n'avons-nous pas faits ensemble! — Par-dessus tout, quel dévouement à ses amis, dévouement allant, non pas quelquefois, mais toujours, jusqu'à l'abnégation et au sacrifice! — C'était un cœur généreux; c'était une grande âme, inca-

pable deressentiment, de haine et d'envie, capable seulement de tendresse et d'amitié.

Mais l'amitié, cette chose sainte, ne sera pas brisée par la mort; car — nous en faisons ici le serment — nous conserverons jusqu'à notre dernier jour, intact et vivant en notre cœur, le souvenir de notre cher ami.

NOTICE

LUE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION
DES SECRÉTAIRES ET ANCIENS SECRÉTAIRES
DE LA CONFÉRENCE DES AVOCATS, LE 14 DÉCEMBRE 1891

PAR

M. LUCIEN HENRY

Avocat à la Cour d'appel

Un de ses meilleurs amis a écrit à bon droit de Gustave Ollendorff : « L'éloquence jaillissait de tout son être... Il semblait créé et mis au monde pour parler aux hommes assemblés, pour persuader les foules, pour leur plaire. »

Et il lui a rendu justice, en ajoutant : « Il était bon. »

Tel il fut, en effet, — tel par le talent, tel par le caractère.

Il n'eut pas toute latitude dans le choix d'une profession, et, à peine ses classes terminées au lycée Bonaparte, à peine licencié en droit, il entra à la direction des Beaux-Arts du ministère de l'Instruction

publique. Mais, du moins, l'administration laissait à ce fils dévoué le bien, le plus cher à ses yeux, la liberté de la parole. Parler, en effet, fut sa joie, et comme sa raison d'être. Il parlait sur tous les modes, et son éloquence, ondoyante et diverse, allait de l'étincelante causerie à l'ardente philippique. Ce sont, Messieurs, semble-t-il, les faces diverses de son talent d'orateur qu'il convient ici de remettre en lumière, car c'est par la parole qu'il fut, surtout, des nôtres.

Il a les dons physiques rehaussés par la jeunesse, le torse puissant, la poitrine robuste, le teint éclatant, la chevelure ondulée et la barbe soyeuse d'un blond vénitien, les yeux tour à tour ardents et doux, la bouche épanouie en un franc sourire ou frémissante sous un verbe nombreux et pressé.

La chaleur d'âme, l'afflux de l'idée, la *copia*, l'abondance de la langue, la facilité

de l'élocution, le rythme, la voix chaude, le geste large et approprié, Ollendorff à tout d'un vrai tribun.

Ce tribun virulent est aussi un *debater* émérite, dont les ressources peuvent inquiéter ses contradicteurs les plus maîtres d'eux-mêmes. Son improvisation ne va pas à l'aventure, et une présence d'esprit très sûre, un jugement très net la prémunissent contre les attaques d'une dialectique serrée. Et c'est merveille, après de vifs engagements, de la voir descendre à l'entretien familier, pour se répandre, peut-être encore, par la force du raisonnement ou le ressort de la passion, en de nouveaux et nobles emportements.

En effet, il a la véhémence, et, soudain, l'alerte ironie; puis, son aimable esprit s'échappe en de rieuses boutades, ou son âme en de sentimentales et hautes envolées.

Il a le trait incisif, qui suscite l'inter-

ruption aiguë, et c'est un plaisir délicat de le voir jouer avec elle, tel le jongleur avec un poignard. Loin de la craindre, il la recherche, il l'appelle ; c'est qu'il y ripostera par un coup droit, prompt comme l'éclair, ou la noiera dédaigneusement sous les ondes cadencées d'une période sonore. La contradiction, qui, pour d'aucuns, envelopperait d'ombre la route à suivre, éclaire sa voie d'une vive lumière. Que de fois on constate qu'à mesure qu'il parle, sa pensée se précise pour lui-même, et se détache en vigueur pour son auditoire ! Et c'est ainsi que l'éclat de la forme ne va jamais jusqu'à dissimuler la pensée sous son voile prestigieux.

Tribun, sans doute, et, suivant l'heure, Ollendorff, de plus, a reçu de la nature des dons variés à l'infini ; par l'art, il les étend et les assouplit. N'est-il pas, dès lors, plus qu'un tribun ? N'est-il pas un orateur ?

De prime abord, sa jeune activité se tourna vers un but élevé. Dans une pensée de solidarité, il fonda, avec quelques amis, l'Union française de la jeunesse, dont il fut président effectif et resta président honoraire. Les jeunes professeurs de cette association qui, par la vertu même d'un travail libre et d'un enseignement régulier, reçoivent de leurs élèves presque autant qu'ils leur donnent, s'efforcent de compenser, dans la mesure du possible, les inégalités que les conditions sociales créent fatalement entre les jeunes gens avides de s'instruire. Avec une rare persévérance, avec une générosité que n'épuisa aucune fatigue, il se voua à cette œuvre populaire. Cette propagande de l'enseignement était déjà de la politique, et de la meilleure, et, avec la passion de l'art et de l'éloquence, elle fit *l'unité* de la vie d'Ollendorff. Et, pour donner le bon exemple, il monta dans la chaire du professeur, au milieu d'élèves

qui étaient à peine plus jeunes que lui. Il vulgarisait avec souplesse les connaissances usuelles et faisait preuve, sous une forme simple, familière, enjouée, de cette aptitude qui lui permettait de s'adresser à tous les auditoires avec un bonheur presque égal.

Tout frais émoulu du collège, on l'avait vu entrer dans la carrière politique, quand ses aînés y combattaient avec éclat, pour arracher à l'Empire les libertés nécessaires. Durant le siège de Paris, la Commune, la période électorale de 1871, il luttait auprès d'eux, avec une passion débordante, amenant les clubs les plus enflammés, grâce à ses dons oratoires, à sa rayonnante jeunesse, à cette passion même, à discuter les solutions sages, que commandait la raison. En ces jours d'anxiété, où tant d'esprits, et des mieux trempés, semblaien s'abandonner eux-mêmes, il tenait tête aux emportements populaires avec une

crânerie qui étonnait, subjuguait, et, parfois, désarmait ses adversaires les plus exaltés. Il se montrait, dès lors, ce qu'il resta toujours, fougueux jusque dans la modération, et l'on ne sut jamais ce qu'il fallait le plus admirer de sa précoce maturité ou de sa juvénile ardeur.

Nul ne s'étonnera qu'après ces débuts la politique l'attirât et éveillât chez lui une légitime ambition. Celle-ci se révélait sans fausse pudeur, dans la nudité et la simplicité de la nature; et qui donc la lui reprocherait, puisqu'elle se haussait aux plus nobles aspirations? Il était allé tout droit à la République, comme à la forme de gouvernement qui s'imposait à son intelligence; et, dans la pratique, il estimait, avec une vue nette du présent et une claire prévision de l'avenir, que, non seulement, après nos revers, elle nous divisait le moins, mais qu'elle devait encore, avec les années, nous unir le mieux, en relevant la patrie.

C'était le vœu qu'il exprimait avec chaleur, et, pour le voir réalisé, il réglait par la prudence la vivacité même d'inébranlables et impatientes convictions.

Son ambition était trop haute, trop droit son caractère, pour qu'il se pliât aux concessions, qu'il jugeait excessives, et pour qu'à un tel prix, il consentît à obtenir l'accès de la tribune parlementaire et à répondre aux appels, qui le sollicitaient. Et c'est ainsi que cet ambitieux fit, en silence, à sa modération, le sacrifice de son rêve le plus cher et, si l'on peut dire, de sa vocation politique.

Cette vocation se révéla, surtout, à la conférence Marie, puis à la conférence Molé, où le porta sa prédilection pour les débats publics. Il aimait ces luttes, auxquelles, d'abord, il prenait, chaque semaine, une part prépondérante; et quand, plus tard, les occupations de tous ordres, qui le surchargeaient, hélas! ne lui laissèrent

que de trop courts loisirs, il se plaisait encore à venir, au pied levé, rompre des lances en ces tournois. Là, ses collègues concevaient pour lui autant d'espérances, et d'aussi brillantes, qu'il en put avoir jamais, et rendaient hommage à son éloquence spontanée, qui se déployait à l'aise en ce milieu d'élection.

Or, ce vulgarisateur attrayant de l'enseignement, ce précoce jouteur des réunions publiques et des clubs, cet orateur favori de nos conférences tenait à grand honneur d'appartenir à l'ordre des avocats à la Cour d'appel. Inscrit au barreau, il ne fit que traverser le Palais. On se prend à le regretter, si l'on envisage quel il eût été à la barre. L'étude patiente des dossiers l'eût-elle fortement attaché ? La comparaison minutieuse des textes l'eût-elle captivé... ou les subtilités de la procédure-ou les distinctions entre les textes de la jurisprudence ? On hésite à l'affirmer, mais

il eût, à coup sûr, témoigné de qualités très personnelles. On le voit à la Cour d'assises exerçant la puissance fascinatrice à laquelle le jury n'échappe guère. La rapidité du coup d'œil et les ressources d'un art très souple l'eussent merveilleusement servi devant les tribunaux correctionnels. Enfin, il eût obtenu le succès en certaines causes civiles, où la science juridique cède volontiers le pas à l'exposé lucide, à l'analyse des sentiments, à la présence d'esprit, à la réplique vigoureuse, au mouvement oratoire. Bref, les qualités dont il eût fait preuve eussent été celles mêmes qu'il montra à la conférence des avocats, et qui lui valurent d'être secrétaire en 1879, et de devenir ainsi notre collègue.

Toujours infatigable, à Paris ou en province, au Trocadéro, à la Gaîté, à l'Odéon, ou dans les salles publiques de la Sorbonne et des Facultés, des écoles et des mairies, nous le retrouvons se pliant au

genre distinct et nouveau pour lui de conférences plus mûries. Conférencier, en effet, un jour, il se plaisait à proposer en exemple un ouvrier modèle à des ouvriers studieux et dignes de le comprendre ; une autre fois, à faire valoir, avec un saisissant relief, les beautés d'un chef-d'œuvre classique. Il apportait volontiers son concours recherché à des œuvres d'assistance mutuelle, et abordait, de préférence, les questions plus vastes d'éducation et d'économie sociale. A maintes reprises, les ministres de l'Instruction publique et du Commerce le chargèrent, soit en des distributions de récompenses, soit en des inaugurations d'écoles, soit en de grandes commissions, de prendre la parole en leurs noms, et ils se félicitaient de trouver en lui un interprète toujours prêt, toujours sûr, toujours applaudi. C'est qu'il renouvelait les sujets par la variété de la forme, leur donnait le charme par la bonne grâce,

l'attrait par le piquant, l'intérêt par la chaleur et la diction. Il marchait ainsi vers son but : conférencier, il instruisait, et d'autant mieux que le conférencier était chez lui doublé d'un orateur.

Des salles de conférences, la distance n'est pas grande aux salons où l'on cause : il y fréquentait avec un vif plaisir. Sans dédain pour ces fêtes éclatantes, où la foule fait tort à l'esprit de conversation, il se plaisait bien autrement aux cercles restreints et plus choisis ! Victor Hugo lui témoignait une bienveillance quasi paternelle, et, comme lui, les parents et amis de notre grand poète le tenaient pour l'un des leurs. A son gré, il retrouvait, tels soirs, en des maisons amies, que je n'ose citer, la cohorte pressée des littérateurs, des peintres, des musiciens, de tant d'artistes élus par son dilettantisme ou son amitié. Il se sentait chez lui au foyer de la Comédie-Française, et, chef

ou ancien chef du bureau des musées et expositions, il exultait, en ces gais matins du vernissage qui livrent Paris aux beautés artistiques, aux grâces mondaines, aux printanières élégances. Et même, au déjeuner traditionnel de cette fête toute parisienne, sculpteurs et peintres, journalistes et critiques se serraient un peu plus autour de la table assaillie, pour lui faire la petite place que d'autres se voyaient impitoyablement refuser. Il était la joie du toit hospitalier de sa mère, sous lequel, parmi tant d'amis, il recevait avec bonheur le charmant auteur de la *Mouche* et de *Volte-Face*, le poète Émile Guiard, trop tôt enlevé, lui aussi, à notre amitié, durable par delà le tombeau. Il était heureux de revoir chez son frère son ancien maître, M. Eugène Manuel, MM. Kaempfen, Lafenestre, Rambaud; là, entre Gustave Ollendorff et MM. E. d'Hervilly, Albert Delpit, P. Delair, Vallery-Radot et tant

d'autres, naissaient de joyeux entretiens, d'interminables causeries et s'élevaient de plaisantes et furieuses discussions.

Puis, il prodiguait son insoucieux entrain, sa bonne humeur d'enfant aux groupes de jeunes gens, qu'amusaient sa verve caustique, ses sorties passionnées ou les fusées de son esprit. Avec quelle verdeur il portait un toast chatoyant et primesautier! Il excellait même en ce genre oratoire malaisé, qui, pour ne pas déflorer l'éloquence naturelle par un art trop subtil, veut l'habileté de nos vignerons, laissant à leurs vins mousseux la franche saveur du terroir.

Ses relations, ses goûts et ses fonctions administratives expliquent assez comment, convié à écrire, il s'attacha à l'étude des questions artistiques. Il laisse un Traité de l'administration des beaux-arts, qu'il rédigea en collaboration avec M. Paul Dupré, conseiller à la Cour de cassation.

D'un libre et spirituel crayon, il écrivit des articles de critique sur les salons de peinture de 1886 et 1887, et il dut à la sûreté et à l'originalité de ses aperçus de voir publier, dans la *Revue des Deux Mondes*, une étude d'art sur l'Exposition triennale, qui fut loin de passer inaperçue.

Mais, dès lors, ses occupations professionnelles ne lui laissèrent plus le loisir de mener, la plume à la main, la campagne artistique, qu'il eût aimé poursuivre. Après être monté, des rangs modestes du débutant, au grade de chef de bureau à la direction des Beaux-Arts, après avoir passé par le ministère de l'Instruction publique, il avait été nommé directeur du cabinet et du personnel au ministère du Commerce et de l'Industrie. Quand l'atteint le mal dont il ne doit pas guérir, il est, au même ministère, directeur du personnel et directeur de cet enseignement technique, qui n'avait cessé de solliciter son

zèle et son intelligence et auquel il donne un nouvel essor. Dans ces fonctions diverses, on se plaisait à lui reconnaître, avec le besoin de se multiplier lui-même, l'habileté, la fermeté et, surtout, l'esprit d'initiative. On le vit déployer cette initiative, sous la haute et très active direction de M. Lockroy, son ministre et son ami, et se dévouer, avec une ardeur qui hâta peut-être sa fin, au succès de l'Exposition universelle de 1889. Il sut communiquer alors à ses distingués collaborateurs une vive impulsion et prit avec eux une large part au succès de cette œuvre nationale.

Son éloquence tenait de sa bonté grande. Aussi, que d'amis, à côté des plus chers à son cœur, du docteur Richet, du substitut Paul Fournier et de son frère Gaston, de Père, d'Amaury de Lacretelle, de ses collaborateurs des ministères, MM. Roujon, Crost, Pasquier, Payelle, Paulet, de ses con-

frères, tous nos collègues, Tommy Martin, Ferdinand Dreyfus, Michel Pelletier, Plum, Mimerel, Jamais, E. Seligmann, Challamel, Meurgé, Reinach, des avoués Fontaine et Lucien Hesse, de MM. Sainsère, Cunisset-Carnot, Robiquet, de ses fidèles auxiliaires de l'Union française de la jeunesse, Weill, Dubasty, Bourgeois, Thamin, Charlot, Spronck!

Et, quoi qu'il m'en coûte, je clos cette liste de noms bien chers, que sa famille retrouvera ici comme de touchants souvenirs.

Nul ne méditerait sans une pitié profonde sur une brillante destinée si prématurément tranchée; mais de tels amis, déplorant ces talents, cette jeunesse si vite évanouis, ne me pardonneraient pas de ne point attester aux siens, une fois de plus, leurs unanimes et profonds regrets.

Ces amis savaient, par expérience, qu'il

plaisantait de verve ceux qu'il aimait le mieux, et, face à face, disait volontiers leur fait aux gens. Eux absents, il se serait fait scrupule d'en médire, et nul ne peut lui reprocher amères diatribes ni propos venimeux. Certes, son esprit s'amusait d'une pointe de malice; mais ses critiques s'arrêtaient à la surface et, loin d'être acerbes, effleuraient tout juste l'épiderme. Touché? Soit! on le pouvait être... Blessé? Jamais! Et, témoignage de sa foncière bonté, on le vit même, en des discours académiques, se refuser au sensible mais facile plaisir de relever, par de piquantes épigrammes, la banalité de l'éloge.

Il trouvait à rendre service une sorte de volupté, mettait sa coquetterie à faire d'un indifférent un heureux, et sur son visage ouvert, empreint d'une mâle tendresse et rayonnant de joie, l'ami pouvait lire, par avance, la nouvelle favorable

qu'il se faisait fête de lui annoncer. Refuser, avec bonne grâce, un service, que l'on ne peut rendre est un art : il le possédait. Obliger, sans faire subir le poids de la reconnaissance, en est un autre : il y était passé maître. Ainsi, il adoucissait l'amertume du refus et doublait, sans calcul, le prix de l'obligeance.

Par son intégrité et sa droiture, Ollendorff aurait défié la calomnie et désarmé les jaloux. Et quel bon camarade c'était! Combien franc! combien joyeux! si joyeux qu'en cette notice, il ne semble pas déplacé d'évoquer la gaieté robuste, qui était un des traits de ce caractère accusé. Un rien l'amusait; il s'esbaudissait en enfantillages; tel petit voyage fut une fête, et telle fête un éclat de rire. Mais s'il fut rieur avec ses amis et pouvait paraître léger en un monde élégant, sa loyauté accepta résolument toutes les charges de la vie. Ollendorff était un brave, que dif-

ficultés et déceptions n'arrêtaient qu'une heure; puis, — quand même, — il poursuivait sa route, un sourire aux lèvres, la main ouverte et le cœur sur la main.

Dévoré par un mal implacable, il fut, enfin, durant une indescriptible agonie de deux années, courageux jusqu'au stoïcisme. « Il est resté lui-même jusqu'au « bout, » a pu dire excellemment notre collègue Paul Révoil, « et tant qu'il a vécu, « il n'a oublié ni un de ses devoirs, ni un « de ses amis. »

Je le vois encore à Saint-Cloud, cet été, étendu, parmi les fleurs d'une ombreuse vérandah, contemplant ce Paris, qu'il aimait d'une filiale tendresse, distinguant, dans le lointain, le Palais de justice, témoin des exercices redoutés de la conférence et de nos débuts inquiets; la Chambre des députés, où sa voix aurait pu s'élever avec éclat, et les dômes bleu et or de cette Exposition qui l'avait trans-

porté d'enthousiasme. Je l'entends, parlant de sa fin prochaine avec sérénité, tel que la pensée nous représente un disciple de Platon, à l'heure suprême et calme du départ prévu. Nous devisions... Il revenait complaisamment sur le passé, les débuts à la fois âpres et pleins d'espoir de la prime jeunesse, les jours difficiles et longs, les heures riantes et brèves. Il évoquait sa vie : ni plaintes sur lui-même, ni rancune contre personne. Point d'amertume. L'indulgence pour tous; une acceptation philosophique de sa destinée.

Puis, peu à peu, la vie s'en est allée. Et la mort cruelle l'enleva des bras de sa famille, — de sa mère, dont le courage n'eut d'égal que la douleur, — de sa femme, de ses frère et sœur, dont l'affectueuse sollicitude ne se démentit jamais, — de ses enfants, auxquels il laisse un nom qui les oblige, auxquels il donna le meilleur de sa vie.

Du moins, de ses talents, de son grand cœur, il reste chez ses collègues, chez ses amis, un doux, un impérissable, un lumineux souvenir.

COMPTE-RENDU

DE LA SÉANCE DU VENDREDI 13 NOVEMBRE 1891

DE LA

CONFÉRENCE MOLÉ-TOCQUEVILLE

DISCOURS DE M. PAUL RÉVOIL

CONFÉRENCE

MOLÉ-TOCQUEVILLE

PRÉSIDENCE DE M. PAUL RÉVOIL

Ancien président

La séance est ouverte à dix heures un quart.

M. le président donne lecture d'une lettre de M. Dureau faisant part à la Conférence de la mort de M. G. Ollendorff, survenue pendant le cours des vacances.

Il prononce ensuite l'allocution suivante :

« Messieurs, je ne m'attendais pas à l'honneur de présider ce soir votre séance, et je crains de ne point remplir aussi di-

gnement que je le voudrais le douloureux devoir qui m'incombe. Un deuil cruel a frappé la Conférence Molé depuis sa dernière réunion : elle a perdu l'un de ses membres les plus aimés et les plus éminents, notre ancien président Gustave Ollendorff. Il est mort en pleines vacances, à une époque où, les membres de votre Bureau et de votre Conseil d'administration étant tous éloignés de Paris, personne n'a pu témoigner, devant la tombe de notre collègue, de l'estime et de l'affection dont il jouissait parmi nous.

« Aujourd'hui, l'avouerai-je? j'éprouve quelque trouble au moment de rendre un dernier hommage à sa mémoire. Le temps marche si vite, mes chers collègues ! Voici que, pour n'avoir pas suivi vos séances depuis cinq ou six ans, je ne retrouve, parmi tant de nouveaux visages, qu'un bien petit nombre de ceux qui ont naguère entendu et applaudi Ollendorff. Ceux-là du

moins vous diront avec moi, qu'il fut peut-être l'orateur le plus brillant et le plus sympathique de notre Conférence. Aucun d'eux, j'en suis certain, n'a oublié cette belle figure toute rayonnante de jeunesse, de vie et de confiance épanouie; ces merveilleuses facultés d'improvisation, pourvoyant aussi bien au fond qu'à la forme du discours; cette éloquence abondante et toujours prête; cette phrase imagée, sonore, d'une telle ampleur que l'idée en semblait revêtue comme d'un manteau trop riche en étoffe, et qui, néanmoins, conduisait l'argument jusqu'au but sans lui faire rien perdre ni de sa portée, ni de sa vigueur. Pas de contradicteur plus ardent et plus emporté qu'Ollendorff dans la mêlée de nos discussions; pas d'adversaire ayant le cœur et la main plus largement ouverts que lui, une fois descendu de la tribune. Cette double qualité, il la tenait de sa foi politique profonde et de la constance iné-

branlable de ses convictions. Enrôlé dans l'armée républicaine depuis l'âge de raison, il y a toujours servi dans la même phalange et sous le même drapeau.

« Attaché de bonne heure à la carrière administrative, Ollendorff avait suivi pas à pas la filière des premiers emplois. On ne s'en est pas assez souvenu plus tard; peut-être semblera-t-il à ceux qui l'ont vu de près que ces débuts modestes et patients forment avec la nature si vivante, presque fougueuse, de notre ami un contraste tout à l'honneur de son caractère. Dès cette époque, il est vrai, il était connu et aimé des hommes les plus éminents du parti républicain. C'est ainsi qu'il prit part, au premier rang, à ces luttes politiques déjà bien oubliées et qui ont pourtant laissé à quelques-uns de nous de poignantes impressions personnelles.

« Là ne se borna point d'ailleurs son dévouement à la cause républicaine. Mû par

la pensée généreuse de faire participer aux bienfaits de cette instruction supérieure qui nous est si largement départie tous ces jeunes hommes qui y aspirent eux aussi et que les dures nécessités de leur condition sociale en éloignent, Ollendorff fonda avec un groupe d'amis cette belle œuvre de l'Union française de la jeunesse, et s'y consacra pendant quelques années avec une activité infatigable. J'hésite d'autant moins à rappeler ici ce souvenir que beaucoup de nos collègues ont été ses collaborateurs dans cette noble entreprise.

« Mais c'est encore parmi nous qu'Ollendorff a le mieux développé ces qualités exceptionnelles d'orateur qui semblaient le destiner à toutes les faveurs de la fortune politique. Certes, sa réputation dépassait de beaucoup l'enceinte de notre Conférence. Un ministre qu'il a fidèlement aimé et servi, M. Lockroy, rendait au talent de notre ami un juste hommage en disant

que la place d'Ollendorff était marquée à la Chambre et qu'il y était depuis longtemps attendu. Hélas ! l'attente a été vaine, et si c'est avec orgueil, ce n'est pas sans quelque tristesse que nous revendiquons aujourd'hui pour notre Conférence ses plus beaux succès d'orateur politique.

« La vie d'Ollendorff s'était fixée depuis quelque temps déjà dans les hautes fonctions administratives, quand le mal auquel il devait succomber s'est abattu sur lui; mal étrange, déconcertant tous les diagnostics et tous les soins, qui a mis deux longues années à épuiser cette superbe provision de santé et à vaincre l'héroïque résistance de notre malheureux collègue. Il est resté lui-même jusqu'au bout, par cette rare énergie, et tant qu'il a vécu il n'a oublié, on peut le dire, ni un de ses devoirs, ni un de ses amis.

« Et pourtant, par une de ces malechances qu'on dirait réservées aux des-

tinées dont les promesses furent les plus heureuses, nous étions tous dispersés et loin de lui quand il nous a quittés; nul d'entre nous n'a pu lui porter l'adieu de sa chère Conférence Molé.

« Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que l'hommage rendu par nous à sa mémoire doive en être aujourd'hui plus attendri et plus ému? Ce sentiment, je ne doute pas que vous ne l'éprouviez tous avec moi: aussi suis-je assuré d'être votre fidèle interprète en transmettant à la famille de Gustave Ollendorff l'expression de regrets ressentis en commun et avec une égale vivacité par tous ses collègues, les plus jeunes comme les plus anciens. »

M. Maurice Spronk dit qu'après les sympathiques et éloquentes paroles que vient de prononcer M. Révoil, il n'a rien à ajouter. Son discours a été accueilli par des marques d'approbation qui montrent assez les sentiments de la Conférence tout entière vis-à-vis de Gustave Ollendorff. Celui-ci, de son côté, jusque dans

les derniers mois de sa vie, avait conservé, de ses anciens collégues et du théâtre de ses premiers triomphes, un souvenir que le temps n'effaçait point. Déjà frappé mortellement, et quand il ne se faisait plus d'illusion sur son état, il aimait à parler encore de cette société de jeunes gens où il ne comptait que des admirateurs et des amis ; et il en parlait avec la mélancolie douloureuse que les mourants attachent aux choses très chères qu'ils ne doivent plus jamais revoir.

M. Maurice Spronck propose à ses collégues, en signe de deuil, de lever la séance, la première qui ait suivi la mort de Gustave Ollendorff.

M. Bouchage se joint à M. Spronck.

La proposition de MM. Spronck et Bouchage, mise aux voix, est adoptée à l'unanimité.

La séance est levée à dix heures quarante-cinq.

Le Président, PAUL RÉVOIL.

Le Secrétaire, CH. OSTER.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. MAURICE SPRONCK

A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DE L'UNION FRANÇAISE DE LA JEUNESSE

Le 20 Décembre 1891

Messieurs et Chers Camarades,

Avant de passer à l'ordre du jour de votre Assemblée générale, je crois n'être que l'interprète de votre désir unanime en évoquant encore une fois parmi nous l'image et le souvenir de l'ami que nous avons perdu en la personne de votre ancien président Gustave Ollendorff.

Vous avez compris déjà le deuil irréparable qui frappait notre association, alors qu'au milieu des vacances, tandis que nous étions les uns et les autres dispersés au loin, les journaux sont venus vous ap-

prendre la mort prématurée de celui en qui s'incarnait depuis de longues années l'Union française de la jeunesse. Ceux d'entre vous qui furent prévenus à temps ont pu, conduits par Marcel Charlot, porter sur la tombe d'Ollendorff le pieux hommage de nos regrets et de notre douleur. Aujourd'hui pourtant où, pour la première fois, nous nous retrouvons depuis qu'il n'est plus, il me semble qu'une seule pensée doit occuper nos âmes, comme à ces anniversaires de famille où apparaît avec une netteté plus cruelle l'absence des êtres très chers qu'on était accoutumé d'y voir.

Gustave Ollendorff, en effet, n'avait pas été uniquement pour nous un collaborateur infatigable, un guide dévoué et sûr, toujours prêt à mettre à notre service son expérience ou son influence ; il personnifiait à nos yeux, et aux yeux du public, notre société même ; il lui avait soufflé un peu de son esprit sans cesse en éveil dès

qu'il s'agissait d'une initiative généreuse; il lui avait presque imposé son nom, et à juste titre, tant son impulsion avait été prépondérante, tant on s'était habitué à reconnaître en lui, sinon le fondateur, au moins le créateur véritable de votre Union.

Jusque en ces dernières années, au milieu des plus graves soucis administratifs, à moitié déjà terrassé par le mal terrible qui a fini par le vaincre, vous le voyiez encore s'intéresser à vos travaux, se mêler à vos discussions, encourager vos efforts, soutenir et vivifier en un mot cette œuvre de patriotisme républicain qu'il avait faite sienne. Et devant cette énergie toujours ardente, qui de vous, Messieurs, eût soupçonné la catastrophe imminente et fatale ?... Même parmi les intimes, ceux-là furent peu nombreux qui purent mesurer exactement tout ce qu'il fallait de vigueur morale pour résister à des souffrances physiques qui eussent abattu les plus in-

trépides. C'est que, en dehors de ses puissantes facultés intellectuelles et de sa superbe maîtrise oratoire, Ollendorff possédait un don peut-être supérieur à tous : je veux dire la force de caractère, qui lui permit de voir approcher la mort avec la belle sérénité antique, sans qu'il se troublât ni consentît à fléchir.

Je me souviens, il y a un an à peine, de ces heures que j'allais passer auprès de lui à son cabinet du ministère, pour l'entretenir des affaires de cette association et lui demander conseil ; je le revois, les traits amaigris, le teint plombé, le corps las, avec, parfois, une légère crispation de douleur qui courait sur son visage, mais le cœur et le cerveau toujours alertes, le geste et la voix aussi animés que jadis, dès que je lui parlais des choses ou des hommes qu'il avait connus et aimés. Un seul jour et pendant une seconde, la tristesse de la fin qu'il sentait prochaine fut

plus forte que tout son courage. Comme nous causions de l'Union française et de la Conférence Molé et qu'il m'écoutait lui conter les menus incidents qui s'y étaient déroulés depuis son départ, brusquement sa figure s'imprégna d'une mélancolie sans bornes; il m'interrompit : « Tout cela, mon cher Spronck, je ne le verrai plus : c'est fini, bien fini pour moi. » Et ces mots furent prononcés avec une certitude tellement douloureuse que je demeurai un instant silencieux, sans trouver les paroles d'espoir et de consolation dont on essaie d'adoucir même les suprêmes angoisses des agonisants; j'avais eu comme la sensation de la mort qui passait pas loin de nous. Hélas! Messieurs, je savais que notre collègue était condamné. Je ne pensais point que la condamnation fût à si brève échéance.

Maintenant tout est fini, comme le disait Ollendorff. On l'attendra en vain à cette

tribune de la Chambre, où son incomparable éloquence l'eût rangé immédiatement parmi les maîtres de la politique contemporaine. Nous n'entendrons plus dans nos débats vibrer sa voix, dont l'accent seul, chaud et sonore, suffisait déjà à dominer un auditoire. Son nom même va s'effacer de notre Bulletin. De cette carrière si brillamment commencée et conduite, si précocement brisée, rien ne reste... Rien ne reste qu'un souvenir ému et fidèle dans l'âme de beaucoup d'amis. Et peut-être, Messieurs, — si ce n'est la plus éclatante, — est-ce là la meilleure, la plus rare et la plus souhaitable des gloires.

TABLE

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 28095.

